

LA POÉSIE FRANÇAISE EN 1834.

Un de nos jeunes collaborateurs, M. Ernest Falconnet, vient de publier, à un petit nombre d'exemplaires, un opuscule intitulé : *l'An 1834*. C'est une revue littéraire et philosophique de notre époque ; nous serions gênés pour donner des éloges à l'auteur, nous aimons mieux le citer :

J'ai dit que cette année-ci avait été féconde en poésies, et cela peut paraître étonnant à première vue. Depuis long-temps la voix du siècle nous crie tellement, comme la voix de Bossuet : La poésie se meurt, la poésie est morte, que nous le croirions volontiers, si des faits aussi positifs ne prouvaient le contraire ; ainsi, bien des noms remarquables ont surgi cette année-ci, et toutes les voix isolées se réunissent en un concert de strophes harmonieuses, chantant les mêmes besoins, les mêmes souffrances, les mêmes rayons d'espoir : MM. L'Hôte, Esquiros, du Clésieux, Raynal, Turquety, Van Hasselt, etc., sont venus à nous avec leur volume de vers empreints d'un même parfum. Dans leur enthousiasme ou leur désespoir, dans leurs pensées d'amour ou dans leurs rêves de gloire, se reproduit toujours cette première et principale condition du poète, l'illusion. Les grandes joies comme les grandes douleurs, les jouissances du cœur comme les jouissances de la pensée, tous les sentimens se nourrissent chez eux de cette manne du désert, le pain des élus ; et si cela est profitable pour le talent, c'est au contraire d'un grand désavantage pour la vie pratique. Celui qui dans le monde veut être heureux doit prendre la vie telle qu'elle vient, et non la façonner à l'avance d'après les folles idées de dix-huit ans. Les projets ainsi conçus dans la solitude, les idées chéries et réchauffées en dehors de la société, seront autant de serpents pour ceux qui les auront imprudemment nourris.

Aussi voyez combien d'intelligences usées de bonne heure, combien de hardis combattans tombés morts sur la route dans ce grand pèlerinage de l'existence, par lassitude morale ou par ambitions déçues ! Jeunes et croyant à l'avenir, croyant à Dieu, croyant à la société, croyant à toutes les belles vertus de l'humanité, ils se précipitent dans la vie avec le désir d'être utiles ; ils brusquent la destinée au lieu de l'attendre ; ils veulent tout faire, ne rien laisser à préparer aux circonstances ; et ainsi ils dévorent en un instant tout le patrimoine d'une vie entière ; et si une mort volontaire ne vient pas terminer la plus pénible de toutes les souffrances, la souffrance du cœur, si leur conviction s'oppose à cette triste fin du découragement, alors ils se jettent dans un excès contraire : ils doutent de toutes choses ; ils prennent la vie comme une plaisanterie ; ils se jouent de leurs premières croyances, et, las d'un rôle actif qu'ils avaient trop impétueusement abordé, ils se contentent de l'indolence ; ils renoncent à leur titre d'homme ; ils